Adolphe Pacault : penser et communiquer la science

Allain Glykos

Il y a des moments que l'on n'oublie pas. Des moments où l'on sent, même si l'on ne le formule pas, que tout bascule. Des moments aussi où tout fait sens. Si je me souviens bien, c'était en juin 1973. Comme aurait dit Robert Musil, on signalait une dépression au-dessus de l'Atlantique ; elle se déplaçait d'ouest en est en direction d'un anticyclone situé au-dessus de la Russie. Les isothermes et les isothères remplissaient leurs obligations. Le rapport de la température de l'air et de la température annuelle moyenne, et ses variations mensuelles apériodiques, les phases de la Lune, de Vénus et de l'anneau de Saturne, étaient conformes aux prédictions qu'en avaient faites les annuaires astronomiques. Autrement dit, si l'on ne craint pas de recourir à une formule démodée mais parfaitement judicieuse : c'était une belle journée de juin 1973.

Trente-quatre ans déjà. J'étais dans le bureau de Jean Dos Santos, un de mes plus redoutables amis. Nous avions parlé pendant de longues minutes de la pluie pédagogique et du beau temps épistémologique. À moins que ce ne fût l'inverse. Et puis soudain, Jean a pris son téléphone et tout en continuant à me regarder, il a appelé quelqu'un que je ne connaissais pas. Je me souviens encore aujourd'hui, comme si c'était hier, de la phrase qu'il a prononcée : « *Monsieur Pacault, j'ai en face de moi l'homme que vous cherchez.* » L'inconnu venait de prendre nom. J'avais vingt-cinq ans et qu'on pût parler de moi en ces termes me laissa un peu perplexe. Que quelqu'un dont je ne soupçonnais même pas l'existence quelques secondes auparavant pût me chercher n'était pas pour me déplaire. De plus se révélait à moi une image inattendue du scientifique. Car très vite je compris que l'inconnu était un scientifique. Un scientifique c'est donc quelqu'un qui cherche quelque chose qui ne soupçonne même pas l'existence de celui qui le cherche. Quelqu'un dans la lumière du réverbère duquel vous vous trouvez un jour sans même l'avoir voulu. Quelqu'un, comme dit Jean-Marc Lévy-Leblond, qui ne découvre pas le réel, mais qui le fabrique, qui le construit. Sans le savoir, j'allais être construit, parce qu'un jour un redoutable ami m'avait projeté sous le réverbère du professeur Pacault.

Une heure plus tard, j'étais devant « *le long bâtiment noir au pied du château d'eau* », c'est par cet alexandrin que Monsieur Pacault décrivait le Centre de Recherche Paul Pascal, son laboratoire, pour en faciliter l'accès au visiteur. Un vers de douze pieds avait les propriétés secrètes d'une carte d'orientation. Puis, je me suis retrouvé dans le bureau de ce Monsieur dont j'ignorais toujours tout. Enfin presque tout, parce qu'avant de me laisser partir, Jean m'avait défini un peu le personnage. Pas facile, mais d'une grande perspicacité. Sévère, mais juste. Il y avait du Montesquieu là-dedans. Cet autre Monsieur que j'allais rencontrer plus tard à quelques encablures de l'île Saint-Georges où Adolphe Pacault avait élu résidence. Les deux seigneurs des Graves avaient en commun, de n'aimer pas qu'on parle d'eux. À l'image du baron de La Brède, Monsieur Pacault aurait pu dire : « *Il va faire une chose assez sotte : mon portrait*. »

Monsieur Pacault me reçut dans ce bureau que j'ai revu des dizaines de fois. Un bureau tout en bois, avec des casiers dont les portes basculaient et se refermaient sur des dossiers qui me paraissaient mystérieux et inaccessibles. Des médailles, des objets témoins de voyages, des éléphants. Au-dessus de sa tête un paysage chinois, ou japonais peut-être. Un peu à l'image de ceux que peint Gao Gin Ziang, le prix Nobel auteur de *La montagne de l'âme*. Dans une niche des photos de la grande famille scientifique. Comme aurait dit Jules de Goncourt, parlant de Claude Bernard, « *des belles têtes d'apôtres scientifiques* », comme ceux dont les bustes jalonnent le déambulatoire de l'Université de Vienne. Des moustaches blanches en accents circonflexes. Des regards sévères. Dans un cadre, seul, un peu à l'écart, le portrait d'un homme dont j'apprendrai plus tard qu'il avait donné son nom à ce lieu.

Et l'on se mit à converser. Monsieur Pacault s'était vu confier la mission formation continue de l'Université par le doyen Auby, un éminent professeur de droit constitutionnel. C'était du temps où les sciences et le droit logeaient sous la même enseigne de Bordeaux 1, le temps où Edgar Faure croyait que les lois de la nature et les lois des hommes pouvaient filer ensemble leur destin. En quelque sorte, un temps où Newton et Montesquieu pouvaient se côtoyer. Il y avait alors des esprits qui croyaient encore à la recherche de la vérité sans contrainte. Rêve de l'Université selon Kant ou Humboldt.

Qui cherchait donc Monsieur Pacault ? Celui, ou celle, qui pourrait le seconder, créer et développer cette nouvelle activité que Jacques Chaban-Delmas assisté de Jacques Delors avait scellée par la loi du 16 juillet 1971, à savoir : **la formation continue, la formation tout au long de la vie**. Je compris très vite que pour le professeur Pacault, la formation continue était bien plus qu'une simple mission. Il cherchait quelqu'un qui pût être passeur entre le monde de la recherche et celui de l'entreprise. Quelqu'un qui pût faire dialoguer deux territoires qui évoluaient dans des isolats linguistiques distincts. Et comme dit René Girard, les limites de mon langage définissent les limites de mon monde. Il s'agissait donc de franchir ces limites, d'accepter l'idée que malgré les différences on pouvait se parler, se comprendre, s'apporter mutuellement des choses. Sortir l'université de sa tour d'ivoire, comme on se plaît à dire. Donner à la technique les soubassements de la science rendus nécessaires par l'accélération croissante des progrès. Faire dialoguer la théorie et la pratique. Dans la tradition chrétienne, l'échelle symbolise le passage de la pratique à la théorie. Je n'étais ni ingénieur, ni scientifique. Me serait-il possible d'escalader cette échelle du savoir ? Je n'avais *a priori* aucune chance. Monsieur Pacault m'a demandé de parler de moi. Qu'avais-je fait, qu'avais-je étudié ? J'ai parlé, avec la conviction profonde que je ne pouvais pas être, contrairement à ce qu'avait dit Jean Dos Santos, l'homme recherché. J'ai parlé de formation, de pédagogie. Je faisais de mon mieux,

j'enfilais les mots. Je parlais, et l'homme en face de moi ne me regardait pas vraiment. En effet, je n'appelle pas regard, l'incroyable acuité avec laquelle ses yeux me scrutaient, me dévisageaient, semblant chercher au-delà de mes mots ce que je ne disais pas.

Puis, je me suis tu. Il m'a interrogé sur la science. J'ai été surpris, bien sûr. Je me suis alors souvenu que j'avais durant mes études de philosophie fait un certificat d'épistémologie. J'ai dit avec beaucoup de conviction des vérités de jeunesse. J'imaginais bien qu'il fallait doser critique et complaisance. J'avançais à tâtons, tentant d'identifier chez mon interlocuteur l'effet de mon discours. Et il ne tarda pas à se manifester.

« *Je ne devrais pas vous engager*, me dit Monsieur Pacault. *Je devrais recruter quelqu'un qui a le savoir et l'expérience de la science et de l'industrie. Mais ce n'est pas de cela que notre université a le plus besoin. Elle manque de philosophes. De miroirs dans lesquels la science peut réfléchir, se réfléchir. Nous allons développer la formation continue, vous serez passeur, traducteur. Vous aiderez les autres à se parler. Aux chercheurs vous apprendrez à communiquer leur science dans une langue compréhensible par l'interlocuteur. Aux ingénieurs, vous apprendrez à formuler leurs besoins de formation. Et puis ensemble, surtout, nous allons nous engager dans un chemin que j'ai commencé à débroussailler avec quelques jeunes collègues, celui de l'épistémologie*. »

Dans ce discours que je rapporte avec fidélité, à proportion de ce que ma mémoire en a conservé, était contenu tout ce qu'allait être mon parcours à Bordeaux 1 au côté du professeur Pacault. ***Penser et communiquer la science***. Deux aspects indissociables d'une seule et même passion.

La formation continue nous a occupés durant près de quinze ans. Nous avons multiplié les stages de courte durée auprès des entreprises, en partenariat avec l'ADERA[(1)]. Le laser, la chromatographie, la RMN, les cristaux liquides, les polymères, la combustion etc. Des mots derrière lesquels j'apprenais, chaque jour, à identifier un monde auquel je me croyais étranger. Je ne résiste pas au plaisir nostalgique de citer le nom d'Henri Trouja. Militaire de carrière, il avait été recruté par Monsieur Pacault pour développer la formation continue à l'ADERA. Un militaire d'un côté, un philosophe de l'autre. Il y avait dans ce mandarin quelque chose du despote éclairé : Frédéric II de Prusse n'aurait pas fait mieux. Et l'alchimie se révéla efficace.

Puis nous est venue l'idée de créer des stages de longue durée, des formations qualifiantes comme on dit aujourd'hui, pour répondre à la situation de crise qu'avaient provoquée les chocs pétroliers. Il ne fallait plus se contenter de maintenir, par des stages d'entretien, les connaissances des ingénieurs, il fallait désormais recycler les hommes. Entretenir et recycler, des mots qu'en d'autres lieux on eût utilisés pour parler de machines et de matériaux. Je me suis souvent demandé si la formation continue n'avait pas eu aussi pour vertu de mettre en lumière cette réalité de l'entreprise.

Vous teniez à ce que dans ces formations soient mélangés les publics d'étudiants et les ingénieurs. Nous avons inventé un mot pour désigner ces diplômes qui n'étaient encore que d'Université : ingéniorat ! Un mot fécond, fécond parce que porteur d'invention à venir. En effet, ces formations ont préfiguré ce qu'allait être les DESS[(2)] : énergétique, informatique industrielle et productique, biotechnologie agroalimentaire, matériaux composites etc. J'en oublie peut-être. Nous avons ici trouvé le lieu idéal pour mettre en pratique les idées qui ont émergé de nos longues soirées de discussion sur la formation continue. La formation continue nous semblait être un laboratoire possible d'exploration pour une formation initiale qui avait besoin d'être dépoussiérée. Le professeur Pacault tenait d'ailleurs à ce que les enseignants pussent faire une partie de leur service en formation continue. Mais il ne mesurait pas toujours avec la juste appréciation l'inertie du système et les lourdeurs administratives. Il avait fait de ce combat son cheval de bataille. La guerre de Troie n'a jamais vraiment eu lieu. Et il est parti à l'issue de longues années, en rendant les armes. Il m'avait dit, quelques jours avant sa retraite : « *Autrefois quand l'administration me demandait des papiers je lui disais : dites-moi à quoi ils vont vous servir et je vous les renverrai. Je n'avais jamais de réponse*, disait-il avec fierté et ironie. *Mais aujourd'hui, mon vieux* (car il lui arrivait de m'appeler mon vieux, signe sûrement d'une estime), *aujourd'hui, il est temps que je m'en aille, car l'administration me répond*. » Il parlait de cette dame avec le même ton qu'aurait pu le faire Montesquieu. Qu'on se rappelle ses démêlés avec l'Intendant Boucher qui lui refusait la plantation de nouvelles vignes du côté de Haut-Brion. Ces messieurs de la ville qui gouvernent la terre depuis leur bureau. Monsieur Pacault aurait pu emprunter bien des fois ce propos à l'auteur de l'Esprit des Lois : « *Je veux bien que l'on donne la toute puissance aux intendants ; mais si l'on en fait des Dieux autant les choisir parmi les hommes et non parmi les bêtes*. »

Grâce aux réflexions que nous conduisions et encouragé par Monsieur Pacault, j'ai fait une thèse sur la pédagogie des sciences en formation continue. C'était en 1978, l'année du premier bébé éprouvette et de l'élection de Jean-Paul II. Il y a de drôles de coïncidences en ce monde. Je me souviens qu'à mon jury, il y avait bien sûr quelques spécialistes des sciences de l'éducation, comme Jacques Wittwer, mais aussi, outre le professeur Pacault, Jean-Marc Lévy-Leblond que j'avais rencontré à maintes reprises, en France et à l'étranger et qui allait devenir une de mes références dans la pensée de la science. 1973, la lecture de *(Auto)critique de la science* allait être un choc. Dès lors, la réflexion épistémologique faisait partie intégrante de l'expérimentation pédagogique. L'enseignement de la science, selon Monsieur Pacault, impliquait une vraie réflexion et une vraie connaissance sur les conditions d'émergence des concepts, des théories, des méthodes qui en constituaient l'essence.

C'est la raison pour laquelle, parallèlement, nous organisions un séminaire d'épistémologie suivi par une poignée de chercheurs, scientifiques comme Jean Dos Santos, Michel Mercier, Michel Mendès France, Didier Nordon, Marc Alléaume, ou bien des philosophes comme Michel Brossard. J'avais acquis l'intime conviction que ce séminaire constituait le lieu où se nourrissaient notre capacité et notre désir d'innover.

Ainsi, dans un stage sur l'énergie nucléaire, Monsieur Pacault me suggéra de faire une conférence philosophique. Je choisis de parler de l'approche socio-psychanalytique de l'angoisse nucléaire. Il me revient qu'au repas qui s'en suivit, je me trouvais assis en face d'un directeur national d'EDF. Un de ces personnages puissants qui présidaient au destin de l'énergie française. Je me souviens, qu'entre sa poire et mon fromage, il demanda si je ne pouvais pas à la fin de la journée lui donner une consultation. Ce jour-là, j'ai mieux compris pourquoi il pouvait planer dans notre pays, à propos

du tout nucléaire signé par un Pompidou agonisant, une angoisse socio-psychanalytique. Mais Monsieur Pacault était convaincu que ces grands débats requerraient qu'on informât le public de la façon la plus rigoureuse et la plus précise qui soit. Communiquer la science pour en comprendre les enjeux. Plus tard, dans un stage sur la combustion, je fis une introduction sur la rationalisation du concept de feu. Montrer par exemple que le concept d'énergie était parti d'une acception floue pour parvenir au XIX^{e} siècle à un concept scientifique précis, tandis qu'à l'inverse, la notion d'entropie qui d'emblée avait eu droit à une définition mathématique était devenue la source de discours de plus en plus sujets à caution. Et nous observions, avec Monsieur Pacault, un intérêt croissant des ingénieurs pour ce genre d'initiative. Jusqu'à ce qu'un jour nous décidâmes, en partenariat avec quelques grandes sociétés – Aérospatiale, Thomson, IBM, Dassault etc. – d'organiser un séminaire sur les enjeux culturels des grandes mutations technologiques. Un pas de plus était franchi dans la mise en perspective de la science et de la culture. Pas qui allait nous conduire à explorer une autre facette de la communication scientifique. En effet, depuis quelques années, Monsieur Pacault était devenu intarissable sur la nécessité pour les scientifiques d'apprendre à communiquer la science au public non spécialiste. Les mots ne manquaient pas pour alimenter notre nouveau terrain de recherche : vulgarisation, médiation, communication. Je dis terrain de recherche parce que Monsieur Pacault a très vite compris qu'il pouvait s'agir aussi bien d'un terrain d'action, d'expérimentation que de réflexion.

Ce fut l'époque où la Gauche, dans l'élan des Assises nationales de la recherche, encouragea la création des Centres de culture scientifique, technique et industrielle (CCSTI). Tout naturellement, Monsieur Pacault s'intéressa à cette nouvelle possibilité de mettre la science en culture et de valoriser toutes les initiatives qui atténueraient le rapport d'étrangeté, voire d'hostilité, que la population entretient avec la science. C'est ainsi que VISTIA (Valorisation de l'information scientifique et technique en Aquitaine) vit le jour. Association qui donnerait quelques années plus tard naissance à CAP Sciences, le CCSTI d'Aquitaine. Une fois de plus, j'étais associé à l'envie de Monsieur Pacault d'explorer, d'innover. L'université forme des instruits incultes se plaisait-il à dire le soir dans son bureau quand le temps était propice à s'appesantir un peu sur ce qui fait sens. Il y avait quelque chose de bachelardien dans ces conversations tardives où l'ombre du soir qui tombe atténue le faisceau lumineux du réverbère autour duquel s'agglutinent durant le jour les chercheurs. Longtemps après j'ai lu *La vie de laboratoire* de Bruno Latour et Steve Woolgar. Ils y avaient fait les mêmes observations. Il y a un temps pour l'action et un temps pour la réflexion. L'heure où se lève et prend son envol l'oiseau de Minerve comme aurait dit Hegel.

Nous avons organisé des formations à la médiation scientifique et technique, des stages pour aider les chercheurs à réaliser des posters un peu moins rigides et austères que ceux que l'on avait coutume de voir dans les colloques et autres congrès. Une thèse fut même soutenue par Mathieu Belloir au sein de ce laboratoire. Si j'insiste sur ce point, c'est que probablement cette thèse fut la première thèse non scientifique soutenue et préparée à Bordeaux 1. Or, aujourd'hui, je suis membre du laboratoire ÉPISTÉMÉ, laboratoire d'épistémologie et d'histoire des sciences, et la chose reste encore à conquérir. Dire que dans ce domaine aussi le professeur Pacault fut un pionnier est un euphémisme.

Nous avons, à cette occasion, innové dans la forme et dans le fond. En effet, nous avons par exemple osé introduire une momie égyptienne du Musée de l'Homme de Paris dans une exposition sur les matériaux composites. Cette jolie jeune fille de plus de 3 000 ans mettait de façon singulière en perspective les inventions de nos contemporains. La momie n'était rien moins que le premier matériau composite. Nous avions inventé au passage la notion de parcours d'étonnement. Nous avons analysé ces expériences, écrit, publié, présenté nos résultats dans des colloques. Et là encore, action, observation, réflexion et recherche ne faisaient qu'un tout.

Mais il ne nous semblait pas possible d'explorer le champ de la communication scientifique et de laisser la pédagogie sur le bas-côté. Monsieur Pacault n'avait de cesse de répéter que l'on fait trop de cours, des cours trop longs, des cours encombrés de calculs qui auraient dû être faits en TD. Des cours sans recul. Une heure de cours magistral, disait-il, si celui-ci est bien fait, doit procurer au moins quarante heures de travail aux étudiants. Sans jouer sur les effets, je crains qu'aujourd'hui le rapport ne se soit plutôt inversé. Je me souviendrai toujours de ce stage que nous avions organisé pour des professeurs de physique et de chimie du second degré. Monsieur Pacault s'adressa à eux à peu près en ces termes : « *La thermodynamique peut s'enseigner en une heure*. » Inutile de décrire la tête éberluée des chers collègues de terminales et de prépa. Et Monsieur Pacault de faire la démonstration d'un cours d'une heure sans aucun calcul. « *Et voilà, c'est fini* », lança-t-il avec une voix qui s'en allait parfois haut perchée. Le reste c'est du calcul, ce n'est pas de la science. Il y a peu, Jean-Marc Lévy-Leblond déclarait lors d'un colloque que j'ai organisé en 2001 sur l'art et la science : « *Le moment de l'activité scientifique le plus créatif, le plus innovant, le plus original, ce n'est pas le moment où l'on trouve. C'est le moment où l'on se pose la bonne question. Je dirais volontiers, s'il y avait une bonne définition possible de la science, que la science ce serait l'art de transformer les questions jusqu'à ce qu'elles aient une réponse. Une fois que la bonne question est posée, trouver est affaire de technique*. » J'avais quelques années auparavant interviewé Bernard Despagnat pour les *Cahiers art et science* et il m'avait dit : « *Aujourd'hui, la question philosophique est au cœur même de la démarche scientifique.* » C'était sûrement ce que Prigogine et Stengers avaient voulu désigner par l'expression « nouvelle alliance ».

À ce propos, je voudrais raconter une anecdote. Il existe un endroit singulier, près d'Angoulême : les sources de la Touvre. On y arrive par un petit chemin qui descend jusqu'à une vaste étendue d'eau recouverte de nénuphars, habitée d'oiseaux et d'insectes. Sur les berges, ni tout à fait de la terre, ni tout à fait de l'eau, émergent des racines d'arbres. Et là, sous vos yeux, un spectacle incroyable. Le Bouillant et le Dormant, comme disent les gens du coin. Une surface bouillonnante côtoie, jouxte une surface paisible, immobile, le Dormant. Ce qui est incroyable, c'est que le Bouillant ne transmet rien au Dormant. La ligne de démarcation est comme une ligne de timidité, de surdité entre deux voisines, deux sœurs même qui ne se parlent pas, ne se transmettent rien. Or, renseignement pris auprès des érudits locaux, à l'origine il n'y avait qu'une source très profonde. Dans des temps géologiques reculés, une partie de la cheminée qui mène l'eau en surface s'est effondrée créant deux conduits qui aboutissent au Dormant et au Bouillant. Ainsi, deux

Les sources de la Touvre. Le Bouillant, une surface bouillonnante, jouxte le Dormant, une surface paisible, sans rien lui transmettre : une métaphore de la relation entre science et philosophie ? © Père Igor.

sœurs du même lit peuvent se retrouver côte à côte dans une parfaite ignorance et un total mutisme. Je crois que la philosophie et la science sont ces deux sœurs-là. Elles sont nées sur les bords de la mer Égée, y ont grandi et puis y ont cohabité, tantôt en bonne intelligence, du temps de Descartes, pour se séparer et devenir sœurs ennemies au XIX^{e}. Or toutes deux ont une seule et même source, le logos, la raison platonicienne. Rappelez-vous qu'à l'entrée de son Académie, Platon avait fait inscrire : « *Nul n'entre ici s'il n'est au moins géomètre*. » Et je crois que la science s'est un peu perdue au XIX^{e} en s'écartant de la philosophie parce qu'elle a cru qu'elle pouvait devenir « *la seule religion de l'avenir* », comme proclamait Raspail. Le dogme du paradis sur terre avait remplacé le dogme du paradis dans les cieux. Revenir à un peu de raison, non pas seulement une raison rationnelle, mais aussi raisonnable, voilà peut-être ce que fait espérer, je ne dirais pas la nouvelle alliance, mais au moins un dialogue entre les philosophes et les scientifiques.

Mais pour convaincre les étudiants futurs chercheurs de cela, encore faut-il les y préparer. Les préparer ? Et une fois de plus Monsieur Pacault a pris son bâton de pèlerin. Il est allé voir ceux qui ont élu résidence en face des canards et des grenouilles de l'étang de Bordeaux 1, les décideurs, comme on dit, pour les convaincre de diminuer les heures de cours et de donner la possibilité aux enseignants de dégager du temps pour encadrer des travaux de réflexion collective auprès des étudiants. Ainsi sont nés deux mots de plus qui sont venus enrichir la panoplie du vocabulaire pacaldien : préceptorat et fondement des sciences. L'expérience consiste à faire travailler des étudiants sur des sujets d'histoire des sciences. Faire comprendre qu'un concept, une théorie ne naissent pas d'un chapeau de magicien hors classe par l'opération d'un Saint-Esprit émérite, mais bien d'un contexte politique, scientifique, économique, social, technique, culturel. Une fois de plus, mettre la science en culture, retrouver ses conditions d'émergence, ses fondements. L'expérience se poursuit aujourd'hui à l'École de chimie de Bordeaux, et un nombre croissant d'enseignants s'y implique. Ajouter à cela que Monsieur Pacault fut l'un des premiers en France à créer l'autoformation dans une université. Car pour faire travailler les étudiants par eux-mêmes, il faut leur donner les moyens de l'autonomie.

Et la science dans tout ça ? Quelle image m'en avait donné Monsieur Pacault ? Si je dois en garder une seule, elle se résumera à une de ces phrases dont il a le secret : « *Peu importe qu'une théorie soit absurde, pourvu qu'elle soit auto-cohérente* ». Il n'était jamais aussi sérieux que lorsqu'il mâtinait ses propos d'un zeste d'humour.

Dernière aventure en date, le colloque Pierre Duhem qui a eu lieu au CRPP. Monsieur Pacault une fois encore avait su réunir autour de l'histoire des sciences et de l'épistémologie des chercheurs, des enseignants et, ô miracle !, une majorité d'étudiants qui depuis n'ont cessé de nous envoyer des messages de remerciement et d'encouragements à poursuivre. Quelle plus belle récompense ! Je garde encore deux images. La première : à l'issue de ces journées, après deux jours de conférences non stop, l'amphi vide et dans un coin, quatre doctorants discutant avec Monsieur Pacault, pour faire un bilan du colloque et devisant sur l'avenir de l'épistémologie dans les enseignements. La deuxième : Paul Brouzeng m'avait apporté une aquarelle originale de Duhem dédicacée à Painlevé. À la veille du colloque et par précaution, je suis allé ranger dans le bureau de Monsieur Pacault cette œuvre qui représente un paysage de bord de mer. C'était le soir. Première fois sûrement que je rentrais seul dans ce bureau. Je m'y retrouvais en compagnie des fantômes de la science : Paul Pascal, Duhem, Painlevé. J'eus un petit frisson, et je suis ressorti très vite.

On aura compris que je dois à Monsieur Pacault beaucoup de choses, bien sûr. D'abord, d'avoir fait une carrière universitaire, aussi modeste soit-elle, de pouvoir enseigner l'épistémologie dans une faculté de sciences, d'acquérir beaucoup de rigueur dans la pensée et la parole, de sérieux dans le travail. Mais tout cela serait presque un peu austère si je ne disais pas que c'est aussi grâce à son ouverture d'esprit, à la confiance qu'il m'a toujours témoignée que j'ai passé mon temps à innover, à explorer des pistes nouvelles comme arts et sciences par exemple. C'est aussi peut-être grâce à lui que je suis devenu écrivain. Il voulait que je fasse dans la foulée de ma première thèse un doctorat d'état. Le moment était venu de lui désobéir. Et je me suis mis à écrire et publier des romans et de la poésie. Mais, s'il a accepté de bonne grâce cette désobéissance, c'est sûrement parce qu'il avait été un lecteur assidu de Bachelard. Il avait compris que la rigueur de la science ne peut s'épanouir que sur le terreau du rêve et de l'art. Qu'il en soit remercié !

(1) ADERA : Association pour le Développement de l'Enseignement et des Recherches auprès des universités, des centres de Recherche et des entreprises d'Aquitaine (www.adera.fr).
(2) Le DESS est aujourd'hui appelé Master professionnel.

Allain Glykos
est écrivain et maître de conférence à l'Université Bordeaux 1*.

* Université Bordeaux 1, 351 cours de la Libération, 33405 Talence Cedex.
Courriel : a.glykos@episteme.u-bordeaux1.fr